

Compte rendu de la réunion de l'ICEM 38, le 30 novembre 2022 à l'école La Monta de Saint-Égrève

5 personnes étaient présentes dans la classe de CE2-CM1 de Mickaël, parmi lesquelles Louise Goupil, chercheuse au CNRS

Louise travaille sur l'auto-régulation des apprentissages avec de jeunes enfants, d'abord hors de la classe (cadre familial) puis dans la classe. Elle se demande comment favoriser le questionnement dans la classe, ce qui est différent du cadre familial dans lequel les enfants côtoient des personnes qu'ils connaissent bien.

Elle n'a pas de pratique enseignante et cherche donc des collaborateurs dans les classes pour échanger sur des pratiques spécifiques.

Elle nous questionne sur le fonctionnement de nos réunions et sur ce qu'on met en pratique dans nos classes. Véronique répond que la mise en pratique ne peut pas être stricte car nous travaillons avec des enfants.

Mickaël précise l'organisation de nos réunions : alternance de réunions en grand groupe et de réunions de groupes de travail, qui font ensuite des retours sur l'avancée de leurs travaux au grand groupe.

Véronique présente le groupe EPS (qui devrait se réunir pour la 1ère fois en décembre) et le groupe Sortir, Marie-Flore présente le groupe Coopération et Mickaël présente le groupe Marché des connaissances.

Il précise que les groupes de travail peuvent avoir des difficultés pour se rencontrer (le département est grand et le temps est compté).

Mickaël trouve que le sujet de recherche de Louise est central dans nos pratiques. Il ajoute qu'il ne voit pas comment faire la classe sans partir des questionnements des enfants.

Éléonore a créé le dispositif de la « question de la semaine ». Durant cette séance, les enfants présentent aux autres les questions qu'ils se posent et ils votent pour celle qui leur plait le plus et qui sera creusée par la suite.

Louise dit qu'elle voudrait faire une cartographie du questionnement dans l'enseignement traditionnel. Elle précise que cette question est centrale en pédagogie Freinet, alors qu'en pédagogie traditionnelle l'enseignement est descendant et il y a peu de place pour les questionnements.

Il y a peu d'études publiées en France sur ce sujet, mais aux États-Unis elles ont montré que ce sont les enfants des classes les plus favorisées qui posent des questions.

Véronique remarque qu'il y a une dimension culturelle dans le fait de poser des questions : culture de la parole, de l'écoute etc.

À partir de la cartographie, Louise voudrait réfléchir à des outils qui permettraient de pallier aux problèmes qui y auront été observés.

Éléonore demande comment vont s'organiser les observations des classes. Louise répond qu'elle souhaite visiter des classes traditionnelles, mais sans dire aux enseignants que le sujet est le questionnement des enfants (ils en discuteront a posteriori). Les enseignants avec lesquels elle est en contact sont d'accord pour ne pas être mis au courant avant. Ils savent juste qu'il va être question de la participation en classe.

Les observations porteront sur le nombre de questions posées par les élèves et sur leurs types :

- questions factuelles (c'est quoi un octopus ?)
- questions causales (pourquoi la terre est ronde ?)
- questions classificatrices (pourquoi on sort aujourd'hui ?)
- questions rhétoriques (hein madame, je suis fort ?)
- questions de permission (je peux aller aux toilettes ?)
- questions de confirmation (vérifier qu'on a compris quelque chose).

Mickaël dit que dans une classe où on n'enseigne que du français et des maths, l'élève fort en bricolage ne prendra jamais la parole, alors que si toutes les disciplines sont au même niveau, cela libère les prises de parole.

Véronique se dit affolée par les injonctions à apprendre énormément de choses aux élèves, comme s'ils étaient des pots qu'on remplit. Au contraire, laisser un enfant pratiquer de nombreuses fois la même activité n'est pas encouragé, alors qu'il y apprend énormément de choses (par exemple, un enfant qui fait le même puzzle des dizaines de fois).

Elle prend pour exemple le modèle en barres, imposé aux enseignants de mathématiques de la maternelle à la terminale sur le principe de l'école de Singapour. Soudainement, il n'est plus possible d'enseigner les

mathématiques autrement et les injonctions sont fortes par le biais de formations obligatoires et de documentation envoyée dans toutes les écoles.

Éléonore confirme qu'il y a de plus en plus de choses imposées et une baisse de la liberté pédagogique.

Mickaël nuance en disant que lui se sent libre d'enseigner comme il l'entend, qu'il a été inspecté récemment et que cela s'est bien passé.

Véronique est d'accord avec lui mais ajoute que de nombreux enseignants pensent que c'est cette méthode qu'il faut appliquer et qu'il n'est pas possible de faire autrement.

Mickaël précise qu'à son époque déjà, Freinet déplorait une inversion de l'ordre dans lequel devraient s'organiser les apprentissages (partir des créations des enfants pour aller vers la documentation) : l'enseignant apporte aux élèves une documentation choisie par lui qui ne les intéresse pas, puis leur fait faire quelques exercices sur le sujet, et très rarement on arrive à l'étape de création.

Véronique ajoute que l'institution veut que les enfants ne débordent pas (une journée très cadrée dans laquelle on a bien « tenu » ses élèves est une journée réussie).

Louise demande comment on peut faire pour que chaque élève puisse trouver sa place et s'exprimer.

Véronique répond qu'il faut observer les enfants et ne pas hésiter à en guider certains vers autre chose si ce que font les autres élèves ne leur convient pas (par exemple, lors de sa dernière sortie, plusieurs élèves ont souhaité construire des cabanes mais quelques-uns n'étaient pas intéressés, elle leur a donc proposé de ramasser des feuilles de différentes couleurs, de regarder, de marcher et susciter ainsi une envie autre).

Éléonore trouve que le conseil d'élèves leur permet de témoigner de problèmes qu'ils rencontrent et de proposer des choses. Elle ajoute qu'il est important de construire des choses avec les enfants, au même niveau.

Mickaël dit qu'il y a des impulsions dans la vie de la classe et qu'il faut accompagner les enfants dans les directions qu'ils ont choisies.

Louise a remarqué que dans l'enseignement traditionnel il faut que tous avancent au même rythme, et demandent comment nous faisons pour que chacun puisse évoluer à son rythme.

Mickaël répond que cela est possible grâce à l'organisation de la classe, notamment les temps de Travail Individualisé qui permettent cela grâce au plan de travail. Il note l'importance de l'entraide : les élèves qui ont obtenu un brevet deviennent des personnes ressource. Tout ne repose donc pas sur l'enseignant.

Il rappelle qu'une des premières actions de Freinet a été de brûler l'estrade et qu'on n'apprend pas ça à l'INSPE...

Louise dit que le reproche des enseignants qui critiquent les pédagogies alternatives est que comme ce sont les enfants qui guident l'avancement de la classe, cela avantage les élèves socialement favorisés. Elle trouve que c'est un paradoxe car les familles favorisées ont un emploi du temps très carré, alors que c'est plus libre et tourné vers l'expérimentation dans les familles moins favorisées.

Éléonore dit que dans son école Freinet REP+ en région parisienne, les parents ne comprenaient pas comment les enseignants fonctionnaient et affirmaient que les enfants n'étaient pas prêts à aborder le collège. Ils ont même manifesté contre l'école et les enseignants ont été convoqués au rectorat. Éléonore pense qu'il y a eu un défaut de communication entre l'école et les parents. Elle ne sait pas si les élèves auraient eu moins de difficultés avec un enseignement traditionnel. Elle précise en revanche que les élèves étaient contents de travailler de cette façon et apprenaient beaucoup de choses.

Marie-Flore demande si les enseignants n'avaient pas de retours d'anciens élèves pour lesquels le collège s'était bien passé et qui auraient pu en témoigner. Éléonore répond que c'est arrivé, mais que ces témoignages n'ont pas porté auprès des parents.